

## ROI ET NATION

## La représentation de la monarchie pendant l'entre-deux-guerres

LAURENCE VAN YPERSELE\*

LA MONARCHIE, DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES, EST UNE INSTITUTION FORTEMENT INVESTIE D'IMAGINAIRE COLLECTIF. SI L'IMPACT DE LA GRANDE GUERRE ET DU MYTHE DU ROI-SOLDAT SUR L'ÉVOLUTION DE LA REPRÉSENTATION DE LA MONARCHIE EST INDÉNIABLE, ENCORE N'EST-CE QU'UN ÉLÉMENT PARMIS D'AUTRES. EN EFFET, LE ROI ALBERT ÉTAIT DÉJÀ TRÈS POPULAIRE AVANT 1914. EN OUTRE, ON SE DEMANDERA COMMENT LES ÉLÉMENTS DE LA REPRÉSENTATION MENTALE ET COLLECTIVE, APPARUS DANS UN CONTEXTE DE GUERRE, ONT ÉTÉ TRANSPOSÉS DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES. ENFIN, ON VERRA CE QUI ÉTAIT LIÉ AU MYTHE PERSONNEL DU ROI ALBERT ET CE QUI A ÉTÉ TRANSMIS À SON SUCCESSEUR, LÉOPOLD III.

*I. Introduction*

Nulle société ne peut se passer de système de représentations. Les représentations mentales et collectives sont une nécessité structurante de l'identité collective, c'est-à-dire de l'existence d'une collectivité comme collectivité. Elles sont le lieu d'un 'être ensemble'. Toute représentation rend compte du réel en y investissant de l'idéal. Elle est donc en dialogue avec le réel tout en gardant une certaine autonomie par rapport à celui-ci et, par là, selon la belle expression de Serge Moscovici, "contient des germes de délire"<sup>1</sup>. Ainsi, les représentations mentales et collectives sont nécessaires en tant que structures de l'identité de toute collectivité. Mais, en même temps, elles emprisonnent ceux qui en sont l'objet. Car les représentations parlent bien plus de la collectivité qui en vit que de celui ou de ceux qui en sont l'objet. Cela signifie que l'étude de la représentation de la monarchie belge entre les deux guerres parle plus du peuple belge - de la Nation - de cette époque que des monarques eux-mêmes. Il s'agit de l'histoire des valeurs de la société, de la culture populaire qui sous-tend toute représentation, non de la véracité de tel ou tel fait historique. Il s'agit de rencontrer l'imaginaire collectif qui fonde les sociétés, de rejoindre, au-delà du vrai et du faux, une vérité inconsciente dont se nourrit l'identité nationale, de dégager à travers l'image de deux rois la vision de la monarchie sous leur règne. Or, entre les deux guerres, on a à faire à une représentation fortement structurée, un pouvoir exalté et désiré, une monarchie investie d'imaginaire et porteuse de sens collectif. L'impact de la Grande Guerre et du mythe du Roi-Soldat sur l'évolution de la représentation monarchique en Belgique est indéniable. Encore faut-il voir en quoi et comment, car dès son avènement en 1909, le roi Albert était très populaire.

Avant de commencer à interroger ce règne, précisons le sens des notions 'mythe', 'mythologique' et 'représentations collectives' que nous utilisons. Les mythes ont acquis

1 SERGE MOSCOVICI, "Des représentations collectives aux représentations sociales", in DENISE JODELET (dir.), *Les représentations sociales*, Paris, 1991, p. 66.

aujourd'hui une dimension très large. L'approfondissement des études sur les mythes et le renouvellement des approches (structurales, psychanalytiques, etc.) ont permis d'élargir les perspectives et de considérer la pensée mythique comme constitutive de l'être humain. Nés du manque radical de l'homme et de son expérience du sacré<sup>2</sup>, les récits mythiques seraient l'émergence d'une logique des rapports sociaux, l'affirmation du sens de l'expérience collectivement vécue. Les mythes sont une forme de représentation sociale, c'est-à-dire "une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social"<sup>3</sup>. A la fois produit et processus d'une activité d'appropriation de la réalité extérieure à la pensée et d'élaboration psychologique et sociale de cette réalité, toute représentation se base et rend compte de l'expérience du réel<sup>4</sup>, tout en créant de l'idéal<sup>5</sup>. La dimension mythologique ainsi définie apparaît donc comme un lieu social de connaissance<sup>6</sup>, comme un mode d'existence collective, comme un 'imaginaire vécu' indispensable à toute civilisation. Les sociétés modernes, pas plus que les sociétés archaïques, ne peuvent s'en passer : les mentalités collectives s'en nourrissent comme d'un élément vital. En deçà des grands mythes, celui du Progrès par exemple, il existe une dimension mythologique quotidienne que l'on appelle 'mythe dégradé'. A la limite, tout moyen d'expression, toute parole, toute écriture entretient quelque part un rapport avec les mythes, participe aux représentations collectives, renouvelle et réactualise sans cesse les schèmes mentaux de la société. Il est cependant évident que tout 'texte'<sup>7</sup> n'a pas la même dimension mythologique : ainsi, la presse à sensation a une charge mythique plus importante qu'un texte juridique. Le monde de la presse, comme celui de l'image ou de la publicité, apparaît même comme une sorte de grand prêtre des temps modernes. "Le journal", écrit R. Pucheu, "est beaucoup moins un moyen d'information qu'un moyen d'incantation, il est à la société technique ce que le sorcier est à la religion primitive.

2 ANTOINE VERGOTE, *Religion, foi, incroyance : étude psychologique*, Bruxelles, 1987, p. 166.

3 DENISE JODELET (dir.), *op. cit.*, p. 36.

4 Il existe sans cesse un dialogue dynamique entre le réel et ses représentations collectives (qui donnent du sens au réel collectif, s'intègrent toujours dans du déjà là, des valeurs ou des sentiments). Les représentations sont constituées d'un ensemble organisé d'éléments : un noyau dur structure les éléments périphériques qui peuvent s'adapter aux événements et évoluer dans la mesure où ils correspondent au principe organisateur. Si, par contre, le réel agresse le noyau dur, la représentation vole en éclat. Notons que le noyau dur comme élément organisateur est la logique même des représentations qui, elles, sont souvent irrationnelles.

5 Certes, les récits mythiques peuvent d'une certaine manière être considérés comme des mystifications, mais cela n'est pas leur caractéristique essentielle. Dans la mesure où le mythe s'interpose comme un écran entre la réalité objective et le sujet collectif, il peut être considéré comme mystificateur, illusoire ou phantasmagorique. A juste titre, le récit mythique ne correspond pas à la vérité historique. Et il sera d'autant plus mystificateur qu'il prend les apparences de l'histoire. Mais au delà de toutes ces déformations, ou plutôt au coeur même de celles-ci, il propose sa vérité qui est de l'ordre du mentir-vrai : à travers une certaine fabulation, ces récits ont une fonction explicative plus profonde.

6 Les représentations sociales apparaissent comme les filets de la connaissance. C'est à travers elles que la réalité sera appréhendée : les représentations font saillir les faits.

7 Ecrit ou iconographique.

En conséquence, tout l'univers journalistique est magie et orchestration des thèmes mythologiques de l'humanité millénaire"<sup>8</sup>. Ajoutons que, dans cet univers, certains événements sont le lieu privilégié de l'émergence de ces thèmes. Or, pour la Belgique du début du siècle, Albert Ier est l'un de ces événements.

## ***II. Albert Ier : du mythologique au mythe***

Ainsi, le mythologique se définit moins par l'écart entre le vrai et le faux que par l'euphorie de l'écriture et l'agencement spécifique des événements qui composent le récit. Or, on constate que toutes les sources (la presse, les médailles, les cartes postales, les monuments ou l'hagiographie) parlent du roi Albert à peu près de la même manière, dans les mêmes circonstances et suivant la même évolution. Il en résulte une image assez unifiée. Il existe toutefois quelques exceptions : la presse socialiste d'avant 1914, les sources flamingantes et la presse communiste d'après-guerre s'opposent ouvertement à la dimension mythique du roi. En outre, il faut noter que les sources flamandes sont dans l'ensemble moins nombreuses. Ce qui peut s'expliquer, car l'enjeu du mythe d'Albert Ier va, tout au long de son règne, correspondre de plus en plus à la vision francophone d'une Belgique une (à tous les niveaux, même linguistique) et indivisible.

De 1909 à 1914, on constate un réinvestissement des conceptions mythiques traditionnelles de la monarchie : la famille royale apparaît comme une race privilégiée a priori, et Albert comme un personnage hors du commun, quasi divin et capable de créer l'avenir, parce que roi. Son avènement suscite d'emblée l'espoir du peuple belge. La popularité du jeune roi est le fruit d'un double mouvement. Albert lui-même est allé à la rencontre de son peuple : il traverse les foules, serre les mains, montre sa famille et affirme publiquement - dans ses discours - sa foi en la modernité, le progrès et la justice. En sens inverse, le peuple s'est reconnu en lui et sa famille. Il y a investi ses espoirs en l'avenir, même si le rôle public du nouveau souverain reste assez passif. Les sources de l'époque en témoignent : l'écriture euphorique et son caractère émotionnel marqué procèdent tout particulièrement de l'imaginaire. Le roi apparaît hors du monde du travail, au cœur de la fête et de l'inattendu. La société qui célèbre le souverain se fête elle-même, et accède par là à un vécu imaginaire, fondement de son existence. Toutes les sources tant écrites qu'iconographiques, à l'exception de la presse socialiste, utilisent cette écriture mythique. Ainsi, dès avant la guerre, le roi Albert (chef d'Etat en uniforme militaire) symbolise la Belgique à travers les valeurs familiales, les espoirs démocratiques et l'amour du progrès comme source de prospérité morale et matérielle.

---

8 R. PUCHEU, *Le journal, les mythes et les hommes*, Paris, 1962, p. 16.



• Le roi Albert I dans les dunes de La Panne en octobre 1914.  
(Photo Musée royal de l'Armée)

Cette identification du pays à son roi va atteindre son paroxysme en août 1914 et entraîner une inversion des termes de l'image royale. C'est dans cette inversion que se situe la rupture fondamentale : en effet, ce n'est plus l'homme qui bénéficie du prestige de la fonction, mais l'institution qui hérite du prestige personnel du héros. On passe d'une dimension mythologique latente à un mythe à part entière, d'une légitimité traditionnelle à une légitimité charismatique. Mais le mythe de 1914 est tributaire de l'image d'avant-guerre. C'est elle qui a fait d'Albert le lieu privilégié de la cristallisation des sentiments populaires à l'heure du danger. Le processus d'héroïsation dont Albert a été l'objet, qui ne se comprend pas sans cette dimension mythologique présente avant

le mythe, est une des réponses mythiques au choc de la guerre. Il y en eut d'autres <sup>9</sup>. Mais le fait est que le roi Albert a des traits spécifiques. En effet, il est le seul chef d'Etat à prendre effectivement la tête de son armée. La confusion entre ces deux niveaux va s'approfondir dans les mentalités belges. Il est désormais le Roi-Soldat et Chevalier, le Sauveur de la Patrie, le Chef autour duquel se fait l'unité contre l'ennemi. Bien sûr, on retrouve les éléments d'avant-guerre poussés à l'extrême. L'importance de la famille royale, par exemple, se confirme : à côté du Roi-Soldat, on trouve la Reine-Infirmière et le petit prince du 12e de ligne. Mais, au-delà de ces éléments, Albert devient un véritable héros. Il en a toutes les caractéristiques, étant à la fois divin et humain. Marqué par une supériorité naturelle qu'il révéla dans les faits, accédant à la gloire et à la lumière, il est aussi humanité pleinement réalisée, avec des sentiments et de petites faiblesses qui le rendent plus attachant : il communique aux souffrances de son peuple, il les fait siennes, ce qui le grandit d'autant. Car, par là, le roi Albert s'identifie totalement au pays et le peuple belge projette ses propres sentiments en lui : il 'est' la Belgique martyre, fière et victorieuse. Dans la guerre, la Belgique unie autour de son vivant symbole conquiert une identité nouvelle faite de gloire, de courage et d'honnêteté, à travers le martyre.

Le roi Albert a révélé la Belgique à elle-même : le mythe du roi Albert est essentiellement un mythe identitaire et unitaire qui va perdurer à travers tout son règne et au-delà. En effet, en 1930, les fêtes du centenaire sont présentées comme une nouvelle révélation de la Belgique à elle-même, et en 1934, la mort du souverain est l'occasion d'une dernière et paroxystique révélation du pays à lui-même. Cette découverte, c'est l'identité positive de la Belgique. Identité faite de gloire et d'héroïsme, de souffrances et de valeur morale, d'amour de la patrie et d'unité. Cette identité née de la guerre était une réponse collective à la peur du chaos, une affirmation d'existence contre la mort. Cependant, aux côtés des souvenirs de guerre sans cesse répétés, l'élément unitaire prend de plus en plus d'importance. L'évolution est profonde et non sans conséquences. L'image d'Albert devient une réponse aux déceptions dûes à la 'paix ratée', à la peur que suscitent les revendications du mouvement flamand, au discrédit grandissant de la classe politique, aux crises économique, morale et politique, etc. Il symbolisera de plus en plus l'unité du pays <sup>10</sup> contre les divisions internes, la solidité et la sagesse contre l'incompétence politique et économique, 'le phare dans la nuit', 'la' référence pour les uns contre les autres. Le roi apparaît alors non plus seulement comme le symbole de la société, mais aussi comme l'autorité détentrice de la parole de vérité, comme celui que l'on souhaite voir gouverner, comme l'éternel sauveur de la patrie, le Chef. Le roi Albert a pu renforcer la fonction royale grâce au mythe dont il a fait l'objet. Il s'est appuyé sur cette autorité personnelle pour prendre publiquement des initiatives politiques. Si bien que, dans les

<sup>9</sup> Comme le cardinal Mercier ou Adolph Max, bourgmestre de Bruxelles, par exemple.

<sup>10</sup> Or, plus le roi Albert se voit présenté comme le symbole d'une Belgique unitaire, moins les sources flamandes participent à l'élaboration de ce mythe.

mentalités collectives, l'institution s'est confondue avec le monarque héroïsé, et par là même hérite d'un surcroît de légitimité.

### **III. L'évolution du type de légitimité.**

Cette problématique du pouvoir et de sa légitimité mérite que l'on s'y arrête. Le roi a suscité l'amour, parfois même l'adoration de son peuple. On l'a appelé "le Chef". L'amour du chef qui exerce le pouvoir est basé sur un mécanisme d'idéalisation du pouvoir : l'amour ou la vénération de celui qui exerce le pouvoir, tend à s'identifier au pouvoir lui-même. Tout pouvoir est une violence qui doit se faire accepter : les gouvernants doivent obtenir la soumission des assujettis par la force ou par le consensus <sup>11</sup>. Or, ici, la soumission n'est plus l'acceptation nécessaire d'un moindre mal, mais devient jouissance. Le roi Albert apparaît, au moment du danger, comme l'homme providentiel. Il a donc bénéficié d'un faisceau d'appuis enthousiastes. Des circonstances favorables prédisposaient le roi - plus que tout autre personnalité belge - à ce rôle. D'abord, sa double légitimité institutionnelle qui fait de lui à la fois le chef de l'Etat et celui de l'Armée, et lui attribue, en outre, le prestige de la Couronne. Ensuite, sa popularité faite de simplicité, d'apparence non dominatrice, de sollicitude envers les humbles et des 'muets politiques' qui voient en lui leur porte-parole. Enfin, sa compétence présupposée au niveau politique et militaire.

La guerre fut une situation d'intense mobilisation d'énergies, parce que la Belgique s'est sentie menacée dans son existence même. L'investissement affectif dont bénéficia le roi Albert fut à la mesure du danger : énorme. Albert a été perçu comme porteur du sens collectif, symbole vivant de la volonté radicale d'une société qui luttait pour sa survie. Il s'est d'autant plus imposé qu'il garantissait par sa propre radicalité et par son énergie exprimées publiquement dès le 4 août 1914 dans son discours au Parlement, la persistance du projet initial. Comme l'écrit P. Ansart, "le leader susceptible de produire l'interprétation et le programme le plus cohérent, et qui manifeste la plus grande constance dans sa répétition, a le plus de chance de s'imposer" <sup>12</sup>. En fait, il faut noter ici l'écart entre l'image du David inébranlablement dressé contre le Goliath teuton et la réalité historique mise en évidence par les travaux scientifiques où l'on découvre un roi Albert lucide souhaitant une paix sans vainqueur ni vaincu. Cette image radicale et outrancière fut inlassablement répétée pendant toute la guerre et longtemps après, la victoire finale lui assurant une caution 'irréfutable' <sup>13</sup>. Le roi fut la personnification d'une expérience collective, d'un enthousiasme chargé de sens et d'un projet immé-

11 Consensus qui correspond à la vision globale du monde partagée par la société et qui est largement faite de croyances plus ou moins inconscientes.

12 PIERRE ANSART, *Idéologies, conflits et pouvoirs*, Paris, 1977, p. 127.

13 D'autant plus irréfutable que la Belgique, ravagée par quatre années d'occupation, avait bien besoin de ce mythe.

diat. La légitimation du pouvoir et l'amour du chef procèdent, dans le cas d'Albert, de l'incarnation d'une aspiration collective, assez puissante pour effacer provisoirement les divergences d'opinions et les conflits d'intérêts : Albert fut le symbole d'une unité momentanée, mais très profonde. Le pouvoir reconnu légitime ne l'est pas ici à titre d'une simple 'délégation de pouvoir' conforme à la Constitution : le roi est reconnu pour lui-même comme la parole de vérité, comme la réalisation des justes objectifs, comme le symbole vivant de la volonté commune<sup>14</sup>. L'amour et la soumission qu'a suscités le roi Albert, fut la modalité privilégiée d'affirmation du sens collectif.

Après la guerre, cet amour d'un peuple à son chef ne parvient évidemment pas à maintenir ce degré d'intensité : le projet collectif - résister à l'Allemagne, sauver la Belgique, l'honneur et le droit - est réalisé, les conflits d'intérêts réapparaissent et réduisent l'intérêt général à un ensemble de finalités abstraites. L'enthousiasme est remplacé par le consensus. Cependant, même voilée et affadie, l'idéalisation du chef reste réelle : Albert avait acquis pendant la guerre une autorité et un pouvoir charismatiques qu'il ne perdrait pas tant que le souvenir de l'épopée de l'Yser subsisterait... Or, ce souvenir ne s'est estompé dans les mémoires que bien après sa mort. Tout au long du règne d'Albert Ier, le souvenir a été soigneusement entretenu tant par les anciens combattants que par le roi lui-même qui, notamment, relevait par sa présence nombre de cérémonies commémoratives et affichait publiquement son affection 'particulière' pour les anciens combattants.

C'est ce charisme, cette autorité personnelle - directement liée au mythe de guerre - qui permit au roi Albert de renforcer la fonction royale, d'exercer une influence déterminante en politique, d'intervenir ouvertement dans des problèmes brûlants, sans que personne ne songe à l'accuser de 'pouvoir personnel', contrairement à son prédécesseur Léopold II et à son successeur Léopold III. Cependant, l'image du chef va changer : de chef de guerre, il va devenir un chef de sagesse. L'évolution est significative.

#### ***IV. Du sauveur guerrier à l'homme providentiel***

Dès août 1914, le roi Albert s'impose aux yeux de tous comme le Sauveur de la Patrie. Il le restera jusqu'à sa mort. Toutefois, le sauveur de 1914-1918 ne se confond nullement avec celui des crises de 1926 ou de 1933<sup>15</sup>. Bien sûr, entre le sauveur guerrier et celui de

14 Les caractéristiques latentes et quelque peu abstraites d'avant 1914 deviennent avec la guerre des éléments constitutifs de sa personnalité : sa popularité s'est considérablement élargie, sa compétence présumée est vérifiée et par là même augmentée, et le prestige de la Couronne devient celui d'Albert personnellement. De 1909 à 1914, c'est la fonction qui fait d'Albert un être à part, par la suite c'est sa personne qui renforce la fonction.

15 Cfr LAURENCE VAN YPERSELE, *Le mythe du roi Albert en Belgique (1909-1934). Contribution à l'histoire des représentations mentales*, Louvain-la-Neuve, thèse de doctorat en histoire, Université catholique de Louvain, 1994, p. 38-43.

l'entre-deux-guerres, il y a des traits communs. L'image du Sauveur, quelles qu'en soient les modalités, est toujours associée à des symboles de purification faite de lumière et de verticalité : le roi Albert évolue dans la Clarté et sur les Sommets, dresse son épée ou sa haute stature pour guider son peuple vers la Vérité (les mythes sont remplis de majuscules). Mais ce qui nous intéresse ici, c'est l'évolution d'un type de sauveur lié aux circonstances de la guerre vers un autre type de sauveur à la fois tributaire du premier et pourtant inversé à plus d'un égard.

Pendant la guerre, le roi Albert est sauveur épique : lutteur et combattif, ce héros n'est que mouvement. Il est symbole de la légitimité bafouée par l'Allemagne et de l'Ordre ébranlé par l'occupation. Il est révolte contre la loi du plus fort, défense des valeurs pacifiques par l'épée, refus de toute soumission au destin. Son histoire ouvre des espaces nouveaux et infinis. Quelle que soit l'issue de la guerre, c'est-à-dire dès 1914, l'épopée du roi Albert apporte à ses soldats et à la patrie entière le dépassement de soi dans le feu et le sang. Le Roi-Chevalier est le lieu d'une révélation de la collectivité à elle-même. Révélation confirmée et portée à son paroxysme lors de la victoire.

Avec la fin de la guerre, le sauveur guerrier entre dans les mémoires, le Roi-Soldat 'disparaît' dans sa réserve constitutionnelle, sorte de retraite royale et de sommeil mythologique. Mais le désarroi de l'entre-deux-guerres où se mêlent le sentiment d'avoir perdu la paix, les crises économiques et les imbroglios politiques, va susciter un nouvel homme providentiel qui va apparaître de façon très forte quoique extrêmement ponctuelle. Lors de la crise de 1926, par exemple, le roi Albert va sortir de sa réserve et intervenir publiquement. Le gouvernement Pouillet-Vandervelde, une coalition catholique-socialiste, tombe en mai 1926 à cause de la crise financière dramatique que traverse la Belgique. Après de multiples consultations, M. Jaspar réussit à former un gouvernement d'union nationale - à majorité conservatrice mais appuyé sur un Parlement à majorité démocratique - dont le but principal est de surmonter la crise monétaire. Le 2 mai, avant que le gouvernement ne se présente devant les Chambres, le roi Albert écrit au Premier ministre une lettre qui est immédiatement rendue publique. Dans cette lettre, le roi analyse d'abord les causes de la crise, puis exhorte le pays à s'unir autour du nouveau gouvernement : "Pour vaincre les périls actuels", écrit le roi, "il faut faire trêve à tous dissentiments". La presse unanime<sup>16</sup> accueille cette lettre, un geste pourtant sans précédent, avec enthousiasme. En fait, on trouve peu de commentaires, mais les titres énormes en disent long sur l'approbation des journaux; citons : "Un Appel du Roi à la Nation"<sup>17</sup>, "Un Appel du Roi au Peuple belge"<sup>18</sup>, ou "*De Koning doet een beroep op het land*"<sup>19</sup>, etc. Quelques jours plus tard, les Chambres votent la confiance. *Le Soir* résume

16 Seuls *Ons Vaderland* (frontiste) et *Le Drapeau Rouge* (communiste) n'en parlent pas.

17 *Le Soir*, 24.V.1926, p. 1.

18 *La Flandre Libérale*, 24.V.1926, p. 1.

19 *Het Laatste Nieuws*, 23.V.1926, p. 1.





• La reine Elisabeth visite le front.  
(Photo Musée royal de l'Armée)

les sentiments de la presse par ce titre : “Le Pays, lui aussi, vote la Confiance”<sup>20</sup>. Ainsi, l’ensemble de la presse reconnaît au souverain le droit à la parole : les journaux font de ce geste royal un acte légitime, une parole vraie. L’opinion publique reconnaît donc le roi comme une autorité. La presse conservatrice profite même de cet événement pour soutenir l’idée d’un renforcement du pouvoir royal. La presse socialiste, par contre, utilise elle aussi les paroles du roi, mais pour défendre le parlementarisme démocratique. Si chacun interprète la lettre du roi dans le sens qui lui convient, il faut toutefois remarquer que, d’un côté comme de l’autre, les paroles royales restent toujours la référence. Le roi Albert se révèle ici comme une autorité reconnue de tous : il a le monopole de la vérité et dit le réel<sup>21</sup>. C’est pourquoi son geste confère au nouveau Cabinet une autorité plus grande. Autrement dit, le gouvernement tire sa légitimité de celle du roi.

En 1933, une crise tout à fait inattendue va faire du roi le seul véritable représentant de la nation. En pleine crise économique, le gouvernement de Broqueville<sup>22</sup>, blâmé à la

<sup>20</sup> *Le Soir*, 29.V.1926, p. 1.

<sup>21</sup> Caractéristique fondamentale du Pouvoir. Cfr MADELEINE GRAWITZ & JEAN LECA, *Traité de science politique*, t.1, Paris, 1985, p. 335-445.

<sup>22</sup> Coalition catholico-libérale au pouvoir depuis 1932.

Chambre pour une minuscule affaire<sup>23</sup>, présente sa démission. Le lendemain, 15 février, le roi fait savoir dans une lettre que le gouvernement n'a pas de raison suffisante pour se retirer, que le pays ne comprendrait pas et que, par conséquent, il refuse sa démission. Les ministres se soumettent à la volonté royale. La lettre est rendue publique. Et la Chambre, après un débat, renouvelle sa confiance. Dans l'ensemble, la presse, scandalisée par l'effet énorme d'une affaire aussi ridicule, donne raison au roi. Les partis au pouvoir, furieux de voir le régime (et le gouvernement) ainsi déconsidéré, insistent d'une part sur la parfaite concordance entre la réponse du souverain et ce que l'opinion publique a ressenti et, d'autre part, sur le fait que les représentants de la Nation sont incapables d'interpréter la volonté et l'intérêt général. Le roi Albert apparaît, dès lors, comme le symbole le plus légitime, le plus réel et le plus efficace des sentiments profonds du pays : il est le seul véritable représentant de la Nation.

La dernière intervention du roi, en janvier 1934, soit quelques semaines avant sa mort, est unanimement applaudie. La crise ministérielle est, cette fois, causée par le problème de la réintégration des fonctionnaires inciviques révoqués. Vers la fin de 1933, une crise s'ouvrait. Les catholiques flamands demandaient la réintégration, par voie administrative, de certains fonctionnaires révoqués en 1919 pour activisme. Les ministres flamands appuyèrent cette revendication au sein du gouvernement. Après la Noël, le bruit courut qu'ils allaient avoir gain de cause, ce qui causa un vif émoi parmi les anciens combattants. Ceux-ci organisent alors des manifestations qui culminent le 31 décembre à Bruxelles lorsqu'ils font part au roi de leur indignation. En janvier 1934, l'opinion publique et le gouvernement lui-même sont profondément divisés : on semble être dans une véritable impasse. Dans cette atmosphère tendue, le roi intervient. Il envoie une lettre au Premier ministre, de Broqueville, le 3 janvier, lettre dans laquelle il rappelle que, n'ayant pas encore été soumise au roi, la question reste "entière". Pour sortir de la difficulté, le roi propose au gouvernement de faire examiner les dossiers des fonctionnaires par un collège de magistrats indépendant de l'administration. Après un conseil très long, le 4 janvier, un communiqué officiel fait savoir que le gouvernement s'est "unanimement rallié aux suggestions du Roi", à la suite de quoi la lettre royale est rendue publique. La lettre a sur le public le même effet que sur le gouvernement : tout le monde s'incline<sup>24</sup>. Les catholiques, surtout, mettent en évidence l'imagination apaisante du roi, exaltent son rôle de médiateur et sa sagesse, et voient en lui le guide clairvoyant du pays. Le reste de la presse applaudit. On voit combien le renforcement du pouvoir royal est non seulement accepté, mais souhaité par l'opinion publique qui voit en le roi un sauveur infatigable.

23 Le ministre de l'Intérieur, M. Pouillet, avait validé une élection communale contestée à Hastière.

24 Le problème de la réintégration est peu après soumis au collège proposé par le roi Albert et cesse définitivement de troubler l'atmosphère politique. Cfr CARL-HENRIK HOJER, *Le régime parlementaire belge de 1918 à 1940*, Uppsala-Stockholm, 1969, p. 217-218; HENRI HAAG, *Le comte Charles de Broqueville, ministre d'Etat, et les luttes pour le pouvoir (1910-1940)*, t. 2, 1990, p. 795-797.

Lors de toutes ces crises, le roi Albert, brusquement, sort de sa réserve, prend la parole, indique les voies à suivre, trouve les solutions... Le sauveur est ici un homme rempli d'une gloire passée, plein d'expérience et de sagesse, dont la tâche est d'apaiser, de protéger, de restaurer. La parole remplace le mouvement, la *celeritas* laisse la place à la *gravitas*. A la fougue et l'audace succèdent la prudence, le sang-froid et la modération. L'image du 'grand frère' d'armes<sup>25</sup> est supplantée par celle du 'père'. Loin de transgresser les décrets du destin pour conquérir des valeurs nouvelles, le roi Albert devient le symbole de la stabilité, de la permanence et de la conservation. Ce modèle à la 'Cincinnatus'<sup>26</sup> se double d'un modèle prophétique dans la mesure où le roi est présenté comme l'incarnation du peuple. Le roi apparaît comme le seul interprète efficace de la volonté nationale, il est cette volonté. L'identification entre le roi et le pays est totale. On retrouve ici confondus, le mythe du Sauveur et celui de l'Unité. Il est vrai que tout mythe est polymorphe. En 1934, le roi apparaît une dernière fois en sauveur de la Patrie : par sa mort le peuple belge accède au sacré, à la conscience quasi mystique de son unité, à la révélation éphémère de son éternité.

L'unité est devenue, tout au long de l'entre-deux-guerres, un élément de plus en plus central dans la représentation de la monarchie. Or, l'unité suscitée par la présence du roi (même mort, il est présent) prend des significations de plus en plus différentes selon les tendances et les régions. Ainsi, par exemple, du côté francophone - surtout en Flandre d'ailleurs - l'unité autour du roi représente le succès du patriotisme francophone contre les revendications flamandes<sup>27</sup>. Et, du côté flamand, le souvenir de la Grande Guerre exalté en la présence royale est de plus en plus le symbole du martyr de la Flandre, pourtant abandonnée dans ses justes revendications au lendemain de la victoire. Bref, si la monarchie reste le symbole de la Patrie pour l'ensemble des Belges, l'investissement affectif et la signification profonde de cette Patrie sont de plus en plus différents. Le roi est bien le sauveur d'une unité nationale... en péril.

### ***V. Les trois temps du héros : de l'attente au souvenir***

Ainsi le roi Albert, de sauveur épique, est devenu l'homme providentiel des temps de paix, mais il est toujours héros. Or, "le mystérieux processus d'héroïsation qui aboutit à la transmutation du réel et à son absorption dans l'imaginaire"<sup>28</sup> se développe et se structure autour de trois temps : celui de l'attente, celui de la présence du sauveur

25 Les anciens combattants garderont cette image du grand frère. On y trouve le caractère vertical du Chef et le caractère horizontal du Camarade.

26 RAOUL GIRARDET, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, 1986, p. 70-80. L'auteur distingue quatre modèles de sauveur-type : Cincinnatus, Alexandre, Solon et Moïse.

27 Il y a même toute une propagande où l'on colporte des stéréotypes simplistes mais efficaces : 'flamand', 'flamingant' et 'boche' deviennent un seul et même terme : 'flamboche'.

28 RAOUL GIRARDET, *op. cit.*, p. 71.

et celui du souvenir. En 1914, le ‘temps de l’attente’ - fait d’une constellation confuse d’images collectives - est extraordinairement court : jusqu’à l’ultimatum, les Belges croient en leur neutralité. Or, dès l’annonce de la menace allemande, le roi Albert se fait l’interprète de l’indignation générale, oppose à l’agresseur un refus catégorique et rejoint ses troupes. Alors commence le ‘temps de la présence’, une présence liée à des circonstances qui durent quatre ans. Novembre 1918, c’est l’apothéose du Roi-Soldat, la reconquête du pays, les joyeuses entrées du souverain casqué à la tête de ses troupes, les délires populaires où se mêlent la joie d’être délivré, la fin du martyr et l’exaltation de l’existence collective. La Belgique, de ville en ville, se fête elle-même à travers le symbole de son identité nouvelle, glorieuse, héroïque. Elle fête la fin des souffrances représentées désormais comme le temps de l’enfantement douloureux de ‘l’âme belge’.

Mais, 1918, c’est aussi la fin de la présence du Roi-Chevalier, une sorte de mort dans le triomphe, sous les vivats de la foule. Alors vient le ‘temps du souvenir’ : le roi guerrier est passé comme est passée la guerre. Un passé vivant toutefois dans les mémoires, un passé inoubliable, qu’il faut éterniser, rendre à nouveau présent, le temps d’une cérémonie ! Ce sont les innombrables commémorations de guerre, les créations de fédérations d’anciens combattants<sup>29</sup>, la frénésie qui s’empare du pays et érige des monuments aux morts jusque dans les plus petits villages. C’est, bien sûr, l’annuel hommage au Soldat inconnu. Culte des morts pour donner un sens aux sacrifices. Culte patriotique qui désigne aux générations à venir ses nouveaux modèles. Culte des vivants qui revivent le temps de la fraternité. Or, lors de ces commémorations, rien n’est plus solennel, rien n’accorde plus d’importance et de vérité à la cérémonie, que la présence du roi Albert, chef d’Etat bien sûr, premier citoyen sans doute, mais surtout héros de 1914-1918, à nouveau Roi-Soldat. Les fêtes et les cultes abolissent le temps<sup>30</sup>. Albert apparaît face à la foule comme le grand-prêtre de ce culte où la gloire du pays et l’affirmation de l’existence collective se mêlent toujours, en Belgique, à la Mort, à l’horreur et au martyr. En 1930, par exemple, l’exaltation populaire se déchaîne le 20 juillet, lors du défilé des anciens combattants, invalides et veuves de guerre, devant ‘leur’ chef, ‘Lui’ ! Les anciens combattants, d’ailleurs, vont entretenir le mythe du roi Albert auquel ils s’identifient<sup>31</sup>, parce que celui-ci exprime leur expérience et leurs espoirs, et justifie leurs revendications et

29 Voir ALAIN COLIGNON, *Les Anciens Combattants en Belgique francophone, 1918-1940*, Liège, mémoire de licence en histoire, Université de Liège, 1984; FRANÇOIS BRIGODE, *La Fédération Nationale des Combattants (1919-1927)*, Louvain-la-Neuve, mémoire de licence en histoire, Université catholique de Louvain, 1987. Du côté flamand, la situation est quelque peu différente dans la mesure où le VOS est lié à des formations existant déjà pendant la guerre et imprégnées par la problématique linguistique, comme le *Frontpartij*. Cfr GUIDO PROVOOST, *De Vossen. 60 jaar Verbond van Vlaamse Oudstrijders (1919-1979)*, Bruxelles, 1979.

30 Retour au Temps Primordial : 1914-1918 en est le prototype même puisque c’est le temps de la naissance de ‘l’âme belge’, de la nouvelle existence du pays.

31 Les anciens combattants vivent à plein les valeurs contenues dans le mythe : ils se sont ‘sacrifiés’ à la Patrie, l’ont sauvée et méritent d’elle une reconnaissance à la mesure de leur sacrifice; ils se sentent ‘purifiés’ par la guerre et détenteurs de la vraie signification des mots ‘fraternité’, ‘solidarité’ ou ‘bien commun’, entendu comme un pays uni et fraternel qui reconnaît et chérit ses héros ! Ils se sont sentis abandonnés et non reconnus par le pays, sauf lors des commémorations devant ‘leur’ chef.

leur amertume. Les commémorations en présence du roi, c'est pour eux le retour au temps du mythe, au temps où ils étaient des héros reconnus et glorifiés. La Belgique du roi Albert connut quelques grands moments d'exaltation collective, tels 1918, 1930 et 1934. Or, il est assez significatif de constater qu'elle n'atteint cette conscience d'elle-même que, d'une part, à travers le macabre - les fantômes boueux et ensanglantés marchent aux côtés des anciens combattants, les escadrons d'invalides et de mutilés font pleurer les foules, etc - et d'autre part, uniquement en présence de 'son' roi, à nouveau Soldat et Chevalier. Et que dire des funérailles d'Albert, semaine d'un mysticisme patriotique particulièrement lugubre et morbide ? L'identité belge si forte sous le règne d'Albert paraît toujours liée au thème de la mort.



• Le roi Albert I avec le major Gallet au boyaux de la mort en juin 1917.  
(Photo Musée royal de l'Armée)

Le roi Albert, a-t-on répété, est entré vivant dans la légende. Il est éternisé par les noms de rues, pétrifié à travers quelques monuments, glorifié par l'iconographie, consacré par les manuels scolaires : dès avant sa mort, l'image du Roi-Soldat est livrée aux jeux des mémoires collectives ! Or, c'est le souvenir de cette gloire passée qui désignera le roi Albert de l'entre-deux-guerres comme nouveau sauveur. Car ce premier temps du souvenir est aussi un nouveau temps d'attente, beaucoup plus long cette fois. Face aux crises continuelles - difficultés de la reconstruction d'abord, discrédit de la classe politique ensuite, malaise international enfin - l'opinion publique cherche une autorité forte capable de la sécuriser, de la protéger, d'apaiser ses angoisses. Cette autorité, pour beaucoup, sera le roi Albert encore rayonnant de sa gloire passée. A chaque intervention royale, le public applaudit : le sauveur est là !

Ce deuxième type de sauveur se nourrit du premier, certes. Mais avec la mort du roi, tous deux se mêlent et se confondent pour laisser l'image d'un sauveur guerrier que la paix n'a jamais démentie. Alors s'ouvre un deuxième temps du souvenir qui livre définitivement la figure héroïque du roi défunt aux aléas de la mémoire collective. Temps du souvenir : ses funérailles, comme les commémorations de sa mort, les pèlerinages à Marche-les-Dames<sup>32</sup> ou l'érection de monuments à sa gloire, créent un espace mythique dans lequel les tensions politiques, sociales et linguistiques disparaissent un instant. Autour du héros mort, on exalte sa survie dans les mémoires. Culte funèbre qui glorifie la mort pour mieux la nier. Catharsis collective où se réactualise l'unité dans le souvenir (mais nous avons dit plus haut l'ambiguïté de cette unité). Les anciens combattants deviennent les nouveaux grands-prêtres, les détenteurs d'une mémoire collective qui, à partir des années 50-60, s'estompe de plus en plus<sup>33</sup>. C'est à eux principalement que l'on doit les rues et monuments des années 70 - 90. Ce sont eux aussi - soutenus par les autorités communales - qui viennent déposer chaque année, le 17 février, une couronne de fleurs au pied des monuments au roi Albert. Ce sont eux qui gardent le souvenir. Mais la foule n'est plus là. L'enjeu collectif a cessé d'exister. Le mythe est mort.

Pourtant, si la majorité des Belges adhèrent au mythe du roi Albert, il faut noter que deux minorités s'y opposent, le dénoncent, le démontent même, mais en même temps le mettent en lumière. Deux minorités tout à fait différentes, à la fois par leurs positions

32 En 1934, d'innombrables groupes d'anciens combattants, de soldats, d'invalides et même de particuliers, partent en pèlerinage déposer des fleurs à Marche-les-Dames. Ces pèlerinages se reproduisent les années suivantes. Cfr *La Nation belge*, II-IV.1934, II.1935-1938.

33 Lors de la Question royale, l'image du roi Albert est encore très vivante dans les mémoires. Elle sera même utilisée en Hainaut contre Léopold III (une affiche montre Albert répudiant son fils), et à Anvers pour Léopold III (la commune de Maldegem baptise une rue '*Koning Albert*' pour soutenir son fils) : telle est la réversibilité de toute image. Mais petit à petit cette mémoire n'est plus assez vivante pour mobiliser les foules. On passe d'une 'mémoire vivante' (qui implique un comportement) à une 'mémoire morte' (qui n'est plus que souvenir). Cette dernière mémoire existe aujourd'hui encore : on se souvient du roi Albert Ier, mais ce souvenir ne déplace plus les foules.

idéologiques et leur manière de s'opposer au mythe d'Albert. Ce sont, d'une part, les communistes adversaires du système monarchique par doctrine : c'est l'institution qu'ils attaquent; d'autre part, les flamingants qui ne se reconnaissent pas dans cette Belgique unitaire symbolisée par Albert : c'est l'homme qu'ils critiquent.

## **VI. Conclusion**

Sous le règne du roi Albert, la représentation collective du roi (et de sa fonction) a évolué. Les éléments centraux de cette représentation sont la communion dans la souffrance et dans la fête qui fait du roi le symbole de la Patrie, la foi dans le progrès et dans l'avenir qui fonde l'espérance du peuple, le culte du devoir qui le justifie et, enfin, l'image exemplaire d'une famille unie où règne l'amour unique, la beauté de l'enfance et la moralité. A sa mort, le roi Albert emporte avec lui son image héroïque, son mythe personnel; mais il laisse à la Belgique et à son successeur, une monarchie 'bétonnée'. Léopold III en a directement hérité. Dès avant le début de son règne, le peuple belge l'a vu comme la réplique fidèle de son père : petit prince-soldat, chef d'une famille modèle, soucieux des humbles, amoureux du progrès. A son avènement, la presse publie côte à côte des photos de 1909 et de 1934. Le parallèle est saisissant : entre le père et le fils, il y a à peine une différence d'uniforme... Léopold III poursuit sur la lancée de son père : il intervient dans la vie politique, via des lettres rendues publiques (en juillet 1937, mars 1939 et avril 1940)<sup>34</sup>; il prononce des discours que le public accueille comme ses oeuvres personnelles; etc. Ainsi, le fameux discours du 14 octobre 1936 sur la politique d'indépendance ne va pas, en soi, poser un problème immédiat à l'opinion publique de l'époque. Ce discours publié dans la presse à la demande des ministres va susciter applaudissements, hommages et louanges : Vive le Roi ! Désormais, aux yeux de l'opinion, la politique d'indépendance, ce sera la 'politique du Roi'. J. Stengers<sup>35</sup> montre même que "le prestige et l'autorité du roi contribueront à rallier des hésitants, non seulement, en 1936, à la politique d'indépendance, mais aussi aux projets militaires qui y sont liés", et il conclut : "Le discours du 14 octobre 1936 a donc fait de Léopold III, personnellement, une pièce maîtresse de la politique d'indépendance". Forte d'un prestige et d'une popularité nés dans la Grande Guerre et persistant - malgré une évolution symbolique profonde - pendant toute l'entre-deux-guerres, la Couronne se laissait insensiblement découvrir sous les applaudissements du public...

\* LAURENCE VAN YPERSELE (1966) est docteur en histoire de l'Université catholique de Louvain. Elle se consacre actuellement à l'étude de la représentation de la Belgique à travers la caricature et à celle de l'imaginaire catholique, dans une période qui s'étend essentiellement du XIXe siècle à la guerre 14-18.

34 Cf. JEAN STENGERS, *L'action du Roi en Belgique depuis 1831*, Paris-Louvain-la-Neuve, 1992, p. 224.

35 *Idem*, p. 175-176.